

nationale, et c'est le curé de la paroisse qui doit être l'âme dirigeante de l'organisation locale, si nous voulons que l'œuvre vive et se développe. Rien ne résiste au curé et à l'habitant travaillant en parfait accord à la réussite d'un projet.

Mais le IIIe centenaire de l'arrivée de Louis Hébert en Nouvelle-France ne doit pas être célébré à Québec que par l'érection d'un monument, et tous les patriotes éclairés paraissent comprendre que l'heure est venue pour les Canadiens-Français d'étudier, en Congrès, la question vitale de l'agriculture et de la colonisation.

Il faut avouer que ce n'est pas trop tôt s'occuper d'une aussi grave et aussi importante question. Chez nous comme ailleurs, le développement considérable de l'industrie est en train de dépeupler nos campagnes. L'appât du salaire à la semaine et des amusements de la ville continue d'arracher à la noble et stable profession d'agriculteur un nombre de plus en plus considérable de nos jeunes gens. Les chemins de fer, d'autre part, en se multipliant, ont rapproché, un peu partout, la campagne de la ville. Combien de ces habitants, pour lesquels, il y a trente ans, un voyage à la ville était tout un événement, ne laissent pas passer une semaine, aujourd'hui, sans venir y dépenser leur argent et finissent par y prendre le goût des amusements et du luxe, en même temps que le dégoût de la vie plus simple des campagnes.

On ne peut mettre en doute que l'un des effets les plus nuisibles de l'énorme développement de l'industrie moderne ait été de drainer les campagnes au profit des grandes villes. Et c'est là une conséquence dont la morale et le progrès économique ont tous les deux à se plaindre.

Il est donc grand temps de rétablir l'équilibre tout près de se rompre complètement et de chercher les remèdes efficaces à ce mal qu'il nous faut vaincre, si nous ne voulons pas voir, un jour, notre belle et forte race d'habitants venir s'étioler dans les boutiques et les usines des grands centres.

Mais pour que l'agriculture vive et progresse, particulièrement dans un pays comme le nôtre, où les familles nombreuses abondent, Dieu merci, il nous faut sans cesse des terres nouvelles. Et pour cela, il faut que l'œuvre capitale de la colonisation ne